

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les aboiteaux

Léonard Forest

Volume 2, Number 5 (11), September–October 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, L. (1960). Les aboiteaux. *Liberté*, 2(5), 263–271.

Les aboiteaux

LEONARD FOREST

C'était moins une rivière qu'une longue plaie vive au ventre de la vallée. Ce n'était pas une vraie vallée non plus, mais une espèce de grand bol inachevé, orné ça et là d'une verdure indécise. C'était un pré humide et vaste, perdu entre d'anémiques collines qui s'épuisaient à produire l'épinette et le sapin. Cela s'appelait quand même une vallée. Et la rivière y était comme une blessure qui refuserait à tout jamais de se cicatriser. Une eau boueuse montait là-dedans deux fois le jour, qui ensuite s'écoulait lentement jusqu'à la baie là-bas, livrant de nouveau à l'air crû deux pans de glaise luisante. Et cela s'appelait quand même une rivière. Les habitants, pour se protéger contre ses rages, avaient modelé une double chaussée d'un bout à l'autre de la vallée. C'était pétri de glaise aussi, que les pieds des hommes, des femmes et des enfants avaient longuement tassée. Cela était croûté, cela mesurait la hauteur d'un homme et cela s'appelait dans le pays "les levées". Et quand on marchait dessus, il fallait presser de tout son corps contre les vents qui, de la baie, venaient s'engouffrer dans la vallée et s'affoiaient dès qu'ils s'y trouvaient captifs. Mais ce jour-là un opaque plafond de nuages oppressait la vallée. Et les vents s'acharnaient aux masses grises, ignorant sans doute qu'une fois trouées, il en jaillirait une eau pesante et intarissable.

Voilà ce que vit ce jour-là Alexis Le Blanc pendant qu'il travaillait sur la levée, tout en bas de la ferme de son père et de celle du voisin Philius. Il vit toutes ces choses quand il leva sa tête noire pour en secouer la sueur. Il n'eut pas trop de son ample chemise pour éponger l'eau qui noyait son visage anguleux et son cou épais et son torse dur. Et quand il vit qu'il devinait à peine la maison là-bas, à travers la pesanteur du jour, il sut qu'il valait mieux partir. Il ramassa sa pelle, l'essuya bien dans le foin des marais et piqua droit vers chez lui, en longeant l'un des canaux qui découpaient le pré en bandes égales. Il vit aussi, en quittant, que la rivière était vide, et soudain il crut la voir frémir dans l'attente des flots qui bientôt se précipiteraient en elle. Il vit aussi que le voisin Philius n'avait toujours pas rempli la brèche qui affaiblissait son bout de la levée.

Alexis vit toutes ces choses et il sut que le temps des grandes marées d'automne était venu. Il sut que les vieux du village encore une fois ne s'étaient point trompés. Et il se rappela que la nuit dernière la pleine lune

avait eu un large et froid sourire dans l'immense ciel. Il sentit la sourde impatience du vent, qui fonçait de biais dans le pré et mordait à sa joue, pendant que lui ramassait toutes ses forces pour marcher en droite ligne vers la maison là-bas. Il ne voyait plus une seule âme à l'extérieur. Les femmes avaient rentré leur lessive. Antoine, le père d'Alexis, était descendu du toit de la maison, qu'il réparait depuis deux jours. Les enfants s'étaient tus. On n'entendait plus jusqu'au fond du pré leurs petits cris aigus. On avait dû aussi faire rentrer les poules, et les vaches qui tout le jour brouaient près du chemin du roi. Et Alexis vit aussi que Marie, la voisine, fille de Philias, avait enlevé son linge de la corde. Et cela lui fit penser de nouveau à Philias et à la brèche dans la levée, qu'il n'avait pas remplie. Et Alexis sentit bouillonner du ressentiment dans son cœur. C'était à l'égard de Philias, le voisin. Ce n'était pas à l'égard de Marie, sa fille.

Un instant encore les foins se débattirent dans le vent comme un troupeau innombrable, pris d'une muette panique. Et tout se figea. Alexis sentit sur son nez la première goutte de pluie. A la fenêtre de la cuisine, chez lui, il vit une lueur tremblotante. Et il sut que sa mère avait allumé la chandelle bénite.

L'eau montait dans la rivière maintenant. C'était l'heure. Et Alexis pressentit que tout cela n'avait rien de bon. Mais il vit, à la fenêtre du voisin, Marie qui tirait le rideau. Elle s'écarta vivement pour ne pas être vue. Et Alexis, tournant le coin de la maison, chez lui, se pencha pour ramasser une poupée abandonnée par un des enfants. Mais la poupée avait la tête fendue et la pluie déjà s'était mêlée au bran de scie, tristement. Et Alexis rentra sans la poupée.

Le père fumait sa pipe et ne disait pas un mot. Les enfants ne se disputaient plus qu'en sourdine, s'arrachant l'un l'autre un petit chariot de bois qu'ils avaient privé déjà d'une de ses roues pas très rondes. La mère remuait la soupe et priait tout bas. La chandelle sainte s'agitait, comme énervée sans cesse par les ombres qui grouillaient aux quatre coins de la grande pièce.

Alexis vint jeter dans le gros poêle la boue qu'il avait râclée de ses bottes. Mais le père ne cessait de ne rien dire et de regarder droit devant lui. Alexis voulait annoncer que la tâche était faite, que la levée, de leur côté, était réparée; mais il vit que le temps de parler n'était pas venu. Il écouta le crépitement de la pluie sur les vitres et la plainte aigue de la bouilloire. Et il vit que son père pensait à la brèche dans la chaussée du voisin. Il sut que le vieux répétait en lui-même les mots qu'il avait, quinze ans passés, jetés à la face de Philias, le voisin: "Salaud de vaurien!"

Depuis ce jour les voisins ne s'étaient plus parlé. C'était hier et c'était très ancien. Marie avait dix ans et elle avait des tresses d'or. Et Alexis venait d'en arrière tirer ses tresses pour l'entendre crier et la voir fermer ses petits poings. Mais, depuis ce jour d'il y a quinze ans déjà, Alexis n'avait plus jamais tiré les tresses de Marie. Et Marie n'avait plus de tresses d'or

et ne criait plus en serrant les poings. Marie allait traire les vaches de bonne heure le matin et vivait seule tout le jour avec Philias, son père; et le soir Alexis voyait la lumière s'éteindre dans sa chambre à l'heure où lui-même s'en allait au village rencontrer Ti-Pit et Eulyse et Pierre-à-Jacob. Alexis pensa à toutes ces choses pendant que son père ne disait rien.

L'eau montait dans la rivière, épaisse et rousse. De temps en temps, un lambeau de glaise se détachait de la rive et se noyait dans les flots bouillonnants. Et la pluie tombait. Alexis se rappela que Marie un jour avait eu besoin de lui pour éviter de salir une cordée de linge quand la poulie avait cassé. Et sa main, qu'il avait touchée, était chaude et frémissante. Mais Philias était survenu. Il avait dit: "On n'a pas besoin de toi!" Et Alexis se rappela qu'il était resté longtemps éveillé cette nuit-là, à contempler la fenêtre éteinte chez le voisin Philias.

La pluie tombait. Elle plantait à travers la vallée des milliers de fines colonnes aussi impitoyables que des barreaux de prison. Puis, soudaine conspiration, trois ruisselets se devinèrent un chemin à travers la glaise échan-crée de la chaussée du père Philias. On eût dit en ce moment que toute la vallée se résignait aux audaces de l'eau. Les portes s'étaient fermées, et les fenêtres aussi, et toute la vallée, si elle avait pu, se serait refermée sur elle-même. Mais elle demeurait vaste et nue sous les assauts de la pluie et les tourments du vent. Elle ne savait plus être qu'une immense patience.

Alexis s'alluma une cigarette au feu de la chandelle. Et il pensa à l'été. Non pas à l'été qui s'achevait mais à l'été d'avant, celui des grandes et belles chaleurs et des foins à hauteur d'homme et des fraises abondantes que jeunes et vieux cueillaient ensemble dans l'excitation d'une grande fête ensoleillée. Et le souvenir lui revint d'un certain soir de cet été quand il avait pris dans sa main, pour une deuxième fois, la main de Marie, la voisine. Les roues de fortune avaient tourné, tourné. Les filles avaient dansé. Les femmes avaient servi chacune sa meilleure tarte aux fraises, que le village mangeait à une longue table, sous l'oeil favorable du curé. Les crieurs avaient crié et les bouffons, une fois lâchés, n'avaient su freiner leur énévement. C'était le festival. Et Alexis se souvint que Marie, ce soir-là, s'était livrée soudain à la joie de son coeur. Riant, ils étaient partis la main dans la main vers la grande table où l'on mangeait. Mais elle avait retiré vivement sa main quand Philias, son père, s'était détaché du groupe des hommes qu'avait réunis, au bout de la table, la jovialité tolérante du curé. Sous le regard soudain dur de son père, Marie s'était raidie. Et elle avait fui dans la nuit, sans regarder en arrière. Elle s'était fondue à l'ombre de la rue pendant que tout autour d'Alexis le village en fête s'émancipait en cris et en rires où plusieurs ne reconnaissaient plus leur timidité. Les audaces d'un soir se multipliaient, sûres de n'avoir pas de suite.

Et Alexis vit devant lui, sur la table de cuisine, cuillères et fourchettes qui s'entrechoquaient. La mère avait recouvert la table d'une nappe à carreaux dont les ailes usées semblaient pleurer d'anciens jours d'abondance et se plaindre par habitude d'une douleur depuis longtemps affadie. Puis,

aux vapeurs qui vinrent du poêle, Alexis sut que la table serait bientôt mise et que son père, Antoine-à-Pierre, s'y installerait sans rien dire et sans voir autre chose que l'assiette de pommes de terre et de viande bouillie devant lui, et sans demander la bénédiction de Dieu sur la nourriture qu'il allait prendre. Parce qu'il avait une pudeur à lui qui l'empêchait de faire une prière toute nue, comme ça, à la face de son garçon, de ses enfants et de sa femme. Et parce que la vieille, comme il l'appelait, faisait bien, elle, son signe de croix au-dessus du poêle. C'était son affaire et ça vaudrait pour tout le monde. Et les enfants mangeraient, la bouche grande, s'appliquant des jambettes sous la table et se chamaillant à coup de coudes, pour que le père n'entendît pas. Et quand le père aurait mangé à son appétit. . .

. . . Mais ce soir, peut-être, les choses se passeraient autrement, car le père, ayant vidé la cendre de sa pipe dans la boîte à bois, s'était approché de la fenêtre pour en écarter les tentures de cretonne. Un instant plus tard, une lumière éclatait entre les deux maisons. Philias, le père de Marie, sortait de chez lui. Tout court et tout carré, il entra dans la pluie d'un seul mouvement tête. Alexis vit un instant miroiter ses bottes cirées, à la lueur de la cuisine. Puis l'homme vira d'un coup sec vers l'arrière de la maison, et l'arrière de la grange, et vers la rivière là-bas. Alexis vit briller aussi, sur l'épaule du voisin, une pelle rectangulaire et au long manche, qui sert dans les marais à découper la glaise. Et la pluie qui tombait se referma sur l'ombre du voisin comme un rideau sombre, cependant que le regard inquiet de Marie, fille de Philias, brûla un instant encore dans la porte.

Et Alexis vit que son père ne mangeait pas. Le porc et les patates fumaient dans l'assiette mais le vieux ne s'approchait pas de la table. Il serrait les bras de son fauteuil en regardant la pluie, et Alexis sut que l'ancienne rage troublait les veines de son père et lui montait à la tête en bouffées ardentes. Car son père se rappelait sa colère d'il y avait quinze ans, et s'en rappelant, il la revivait jusqu'à sentir sur ses tempes des fers rouges et dans ses membres un tremblement insoutenable. Car son père avait la rage prompte et la rancune longue. Car son père, le père d'Alexis, était dur, et sec et "pas donnant", comme on disait, mais juste quand même, et vaillant et sobre et tendu vers le travail comme un roc aride et solitaire est tendu vers l'espace infini. Et juste aussi avec ses voisins, tenant parole, et honnête dans les marchés. Et silencieux par-dessus tout.

Pendant que la mère, sans rien dire, glissa de la table au poêle et, sous les yeux curieux des enfants, revisa le bouilli du père dans le chaudron noir, Alexis se rappela le jour de colère, il y a quinze ans. Alexis revit les deux hommes, au bord du pré, l'un en face de l'autre: le voisin — tout ramassé sur lui-même, et son père, Antoine, maigre et nerveux comme un vieil arbre. Les voisins, le long de la rivière, n'avaient pas triché. Ils avaient fait ce qu'ils avaient promis. Et Alexis se rappela ce qui s'était passé avant, et qui avait enragé son père. Le voisin avait "manqué parole", le voisin avait triché. Tous les autres, tous il étaient venus, parfois tous ensemble, le même jour, et parfois deux et parfois six et parfois douze, ils étaient venus travailler cha-

cun sa part sur la digue avec Antoine, le père d'Alexis. Ils étaient venus parce que c'était entendu et parce que c'était leur digue à eux tous, s'allongeant en bordure de la rivière, et parce que c'était décidé qu'on ferait corvée cette année-là pour rapiécer la levée et rajuster les écluses ingénieuses qu'on nommait depuis toujours "aboiteaux". Et l'un des voisins qui n'avait pu aider aux travaux à cause du rhumatisme et de l'âge, avait payé sa dette honnêtement, en fournissant bois et chevaux et argent comptant pour les travaux. Mais Philiass, le voisin, avait travaillé tout seul dans son champ, détarrant à chaque sillon une excuse nouvelle pour se soustraire à la corvée. Et un jour la digue fut quand même finie, et belle comme neuve, et toute lisse et ferme comme une anguille sous le soleil. Et la digue du voisin aussi, comme toutes les autres; car ils étaient tous des voisins et la rivière était la même pour tous. Mais quand ce jour vint que la digue fut rapiécée et raffermie et belle comme neuve, Antoine, le père d'Alexis, demanda ses comptes à Philiass, le voisin. Il les lui demanda en toute franchise, car il avait foi aux hommes et les excuses du voisin ne lui avaient pas paru trompeuses. Tout bonnement, comme on se parle entre voisins, il avait demandé à Philiass, le père de Marie, comment il entendait régler son compte. Car il allait de soi qu'un voisin payait ses dettes et répondait sobrement et sérieusement à une question honnêtement posée. Mais Philiass, le voisin, ne répondit pas, et sembla ne pas entendre, et reprit sa marche derrière son cheval et sa faucheuse. Et le foin s'affaissait à mesure et sentait bon. Et quand le père d'Alexis eut tiré lui-même les cordeaux pour arrêter le cheval et pour poser une deuxième fois sa question au sujet de la dette, le voisin se câbra et lui dit: "Mêle-toi de tes affaires!" et "J'veus ai pas demandé de la réparer, ma digue!" Et le père d'Alexis sentit sa rage se raidir en lui, et il couvrit l'autre de paroles qui ne furent pas oubliées.

C'est depuis ce jour, pensa Alexis, qu'on ne parlait plus du voisin dans la maison, ni de Marie, sa fille qui venait auparavant emprunter du sucre dans une tasse ou rendre un bol de farine après les emplettes du samedi. Mais elle n'était plus venue. Et quand Alexis, un jour, avait senti la chaleur de sa main, c'était par accident et son père avait dit: "On n'a pas besoin de toi!" Et quand Alexis, un soir de fête, avait mêlé son rire au sien, au festival d'été, le père de Marie, tout près du curé, avait levé des yeux durs sur eux. Et Alexis voyait tous les soirs s'éteindre la lumière dans la chambre de Marie, mais rien de plus.

Le ciel crachait l'eau à pleine gorgée. Tout, dans la vallée, prenait eau. Et cette eau sur toutes choses pesait d'un poids intime. L'eau atteignait jusqu'à l'espoir des hommes et des choses. L'eau pénétrait tout, sans fin, et l'eau faisait pourrir jusqu'à la moelle des os des hommes. Et depuis longtemps donc la pelle solitaire du voisin Philiass ne suffisait plus à combler la brèche dans la digue, que l'eau ne cessait d'agrandir.

Mais Alexis fut soudain arraché à ses pensées par une percée de lumière entre chez lui et la maison du voisin. La porte s'était ouverte, une fois encore, et vitement refermée. Mais la lumière avait duré le temps de voir

filer Marie, la fille du voisin, fuyant avec bottes et fichu vers le marais noir où son père luttait seul contre la brèche dans la levée.

Alexis regarda son père, et son père, pour la première fois, le regarda. Mais ils ne dirent rien. Et le père d'Alexis se berça lentement, sans rien livrer de ses pensées. Et la mère fit mine de brasser le bouilli dans son chaudron pour que le père eût l'idée de souper. Mais l'homme ne bougea pas. Et Alexis sentit une chaleur rouge lui monter de la poitrine jusqu'au front, et l'ombre où il était n'était pas assez épaisse pour voiler son émoi. Mais son père ne le regardait pas. Et la berceuse berça longtemps, longtemps pendant que les enfants s'endormaient dans leur coin, à l'endroit même où le sommeil avait figé les derniers mouvements d'un jeu trop sage.

Soudain, Alexis se raidit, sauta debout et resta un instant devant son père. Son père le regarda sans expression. Mais il avait cessé de se bercer. Alexis, l'oeil tourmenté, vibrant de toute sa charpente, ouvrit la bouche pour parler. Il ne dit rien. Pivotant soudain, il arracha du clou sa casquette et son paletot ciré et se lança vers la porte avec une ardeur qui fit sursauter les enfants. Quand il passa sous la fenêtre, on ne vit d'en-dedans que la pelle qu'il avait saisie au passage, près de la porte. Et le père d'Alexis, quittant sa chaise dit à sa femme : "Donne-moi à souper!"

Alexis avait traversé la moitié du marais avant d'apercevoir là-bas clignoter un fanal. L'eau lui cinglait les yeux. Elle en tirait des larmes qui coulaient chaudes sur sa joue avant de se mêler à l'eau froide et grasse de la pluie. Ses bottes ramassaient à chaque pas des amas de glaise. Mais il ne sentait rien, ni froid, ni vent, ni pluie, ni poids de la terre. La petite lueur clignotante là-bas seule le guidait. Seule l'animait l'irréfusable nécessité d'atteindre l'endroit de la rivière où les eaux menaçaient.

Quand il fut rendu, nulle gêne ni contrainte ne l'empêcha de se ranger à côté de Marie, la fille du voisin, et de son père, Philias. Et il planta sa pelle dans la boue. C'était une glaise riche qui se découpait en tranches compactes et lourdes. Une, deux, trois... Alexis en plaqua dans la brèche jusqu'à ne plus savoir compter ni les pelletées ni le temps. Mais l'eau minait à mesure leur travail. C'était, entre eux et la rivière, un concours. Et le bruit de l'eau ne cessait de grossir dans leurs oreilles, indifférent et moqueur.

Bientôt, Marie n'eut plus la force de soulever sa pelle et elle resta debout, immobile sous la pluie. Mais il parut à Alexis qu'elle continuait malgré tout à brûler comme un cierge et qu'elle dominait de ses yeux ardents les méchants jeux de la tempête. Puis il entendit à sa gauche la première parole du voisin. Ce n'était pas une plainte ni un reproche. C'était sans amertume ni désespoir. C'était une remarque qui se faisait d'homme à homme, tout honnêtement. "Nous faudrait de l'aide", qu'il avait dit. Et Alexis, ne pouvant expliquer pourquoi, se sentit rapproché de Marie. Mais il pensa que son père à lui...

Et il ne pensa plus rien. Chaque mouvement de ses bras soulevait des images vastes et lourdes où des eaux enragées enfonçaient tous les aboiteaux

de la vallée, à partir de celle du père Philius, et broyaient dans un mouvement irrésistible ce long rempart qu'on avait mis deux siècles à consolider. Les eaux cuisantes inondaient le pré immense où avaient poussé le foin et l'avoine. Les bâtiments flottaient ici et là comme des navires sans port et les troupeaux qui sentaient venir la famine se plaignaient sourdement.

Mais non, l'imagination anticipait. Il n'y avait de réel que le mouvement régulier des bras, le glissement des pieds dans la boue et la pluie qui désormais s'abandonnait à la calme certitude de sa puissance. Philius, le voisin, n'arrêtait pas de travailler non plus, malgré l'épuisement. Et Marie, sa fille, voulut reprendre sa place à côté des hommes. Mais soudain un pan de glaise se détacha de la crête de la digue. D'un mouvement désespéré, Alexis saisit un rondin de bois et se précipita vers le sommet de la digue pour fermer le trou. Philius et Marie cherchaient partout des branches mortes et des épaves qu'Alexis enfouissait dans la glaise à mesure qu'on les lui donnait. Les pieds ne trouvaient partout qu'une surface glissante et rien ne pouvait se tenir sans glisser dans les mains. L'espoir même leur glissait entre les doigts et la rivière désormais semblait être la seule certitude au monde.

Puis, Alexis se figea. Il avait aperçu là-bas la figure immobile de son père. Armé d'une pelle, l'homme montait la garde sur son bout de levée. Planté sur la chaussée comme une statue sur son socle, l'homme affirmait à la face des éléments que sa levée à lui tiendrait. Et Alexis comprit que cette seule obsession maintenant possédait son père. Il sut qu'une colère trop longtemps ruminée avait empoisonné la raison du vieil homme et qu'il appelait sur la tête de son voisin un châtement total. Ne savait-il pas que la défaite du voisin serait aussi la sienne et celle de toute la vallée ? Ne savait-il pas qu'une même malédiction les confondrait tous. Mais le vieil homme hurla soudain le nom de son fils. Alexis ne bougea point. L'homme répéta trois fois son nom avant de dire : "Viens-t'en que j'te dis !" Et Alexis comprit que son père exigeait de lui un choix irrévocable entre la maison paternelle et la famille ennemie. Il eut un instant l'impression d'être suspendu dans le vide. Marie avait détourné la tête. Philius, le voisin, n'était plus qu'une bête soumise chez qui les pensées se brouillaient. Il sembla vouloir s'approcher d'Alexis. Mais déjà la vallée entière perdait l'équilibre. Ciel et terre fuyaient d'un seul élan. Alexis tombait.

Il sentit violemment le choc de l'eau contre ses épaules. Pour un instant l'accueil de la rivière lui sembla bon. Mais déjà le poids de sa cape cirée et de ses bottes le tirait vers le fond. Il se débattit. Remplies d'eau, ses larges bottes se détachèrent. Il grimpa vers la surface. L'air s'engouffra dans sa poitrine avec une soudaineté douloureuse. On eût dit aussi que l'eau n'attendait que ce moment pour le saisir tout entier dans sa froide étreinte. Quand même, il nagea vers le bord, luttant à la fois contre la pesanteur du caoutchouc et les tiraillements de la rivière.

Déjà quand il frôla la rive, le courant l'avait poussé plus bas que la terre de son père. Il chercha une touffe de foin à laquelle s'agripper, ou

quelque accident dans la digue qui arrêterait sa course. Mais la levée était partout unie et lisse.

Son père n'avait point bougé, possédé par l'horreur. Philias, lui, était enfin devenu actif. Il courait le long de la levée, glissant à chaque pas et se relevant aussitôt, sans s'inquiéter de la boue qui collait partout à lui. Marie le suivait. Elle était pieds nus maintenant, la glaise ayant happé chacune de ses bottes. Antoine les regarda tous deux passer devant lui, mais ne les suivit pas.

L'homme et la fille arrivèrent enfin auprès d'Alexis. Ses mains tâtaient vainement la rive boueuse. Philias, n'hésitant qu'un instant, se jeta à plat ventre dans la vase et tendit la main au garçon. Alexis eut à peine effleuré les doigts gras de l'homme que déjà le courant l'emportait plus bas. Ce fut au tour de Marie de faire comme son père. Courant au devant d'Alexis, elle s'allongea de tout son corps sur la levée. Alexis, s'appliquant à freiner sa course en palpant la rive, réussit à atteindre la main de la jeune fille puis, dans un élan suprême, à lui saisir le bras. Philias s'amena juste à temps pour empêcher que Marie ne glissât, elle aussi, dans l'eau. Ils étaient trois maintenant à vouloir tricher les flots. Mais le flanc de la rivière ne leur offrait à tous trois que sa glaise indifférente. Philias se retenait d'une main à quelque vague arbuste au versant de la digue. Il répétait, en sanglotant : "Marie! Marie!" Épuisé, Alexis ne comprenait plus : rien que cette main qu'il tenait, que cette seule présence de la fille du voisin contre des forces qui voulaient l'emporter à tout jamais.

Puis il entendit un cri qui pénétrait lentement sa torpeur, lui rappelait une chose familière mais très lointaine : "Antoine! Antoine!" C'était la voix de Philias, le voisin.

Secoué enfin de sa paralysie, le père d'Alexis se précipita au secours des trois autres. Il planta fermement dans la boue sa pelle à long manche. S'y appuyant d'une main, il offrit l'autre à Philias. Puis, quand leurs bras furent noués, les deux hommes se regardèrent en plein dans les yeux. Mais ils se perdirent aussitôt dans l'effort qu'il fallut donner pour hisser la fille et le garçon jusqu'au sommet de la digue.

Il leur sembla qu'un temps innombrable s'était passé quand ils se retrouvèrent enfin en lieu sûr. Alexis restait étendu, face au sol. Assise près de lui, Marie essayait doucement la tête du garçon. Puis, après un temps, la main d'Alexis vint chercher celle de la fille, qu'il tint tout contre sa joue.

Les vieux étaient assis l'un à côté de l'autre. Ils ne disaient rien. Ils semblèrent se rendre compte au même instant que la pluie avait cessé. C'est d'un même mouvement qu'ils regardèrent la rivière. Mais oui, si le courant avait poussé Alexis du côté de chez son père, c'est bien que la marée avait commencé de baisser! Toute menace, donc, était écartée. Et la digue avait tenu! Il faudrait, bien sûr, consolider l'aboiteau de chez Philias, mais on aurait pour cela le temps qu'il fallait. Les deux hommes se regardèrent et eussent souri si la pudeur ne l'avait emporté. Ils se réfugièrent dans ces

phrases impersonnelles et détournées qui étaient leur langage coutumier. Phylis dit: "C'est pas cette année que j'aurons besoin de prier pour la pluie!" Et Antoine dit: "C'est comme si j'avions besoin d'une bonne pluie comme ca, des fois, pour tout laver bien net." Et Phylis — qui avait compris — sut qu'il n'avait rien besoin d'ajouter.

Un silence clair s'étendait sur toute la vallée. Vastes et nus les champs réaffirmaient leur géométrie calme. Maisons et bâtiments découpaient leur rigueur blanche ou grise contre un ciel où la lumière déjà essayait de jouer. Un chien aboya, très au loin, et les premières voix d'enfants qui s'élevèrent tout là-bas, parurent pourtant très proches. Le temps s'écoutait, comme disaient les vieux du pays.

Alexis avait retrouvé ses forces. Il se leva très droit et contempla les deux hommes qui restaient assis, côte à côte, en bordure du pré. Puis, quand Phylis, le voisin, et Antoine, son père, l'eurent regardé à leur tour, Alexis tendit les deux mains à Marie. La fille se leva. Elle accepta le bras du garçon autour de sa taille, et ils montèrent ensemble vers les deux maisons là-bas. Et Alexis sut qu'il aurait bientôt sa maison à lui, et sa femme.

Et Alexis sût encore que la rivière apportait parfois le mal, mais qu'elle était, au centre de la vallée, comme une blessure inguérissable au coeur d'un dieu patient et bon.

Léonard FOREST

1954 - 1960